

**Jean-Louis Rinaldini**

---

*Parlez-moi d'amour*

---

**D**isons-le d'emblée :  
Il est de la violence sociale.  
Il est de l'exclusion.

Et les idéologues de la pureté ethnique occupent à nouveau le haut du pavé...

L'hostilité est de tous les temps.

Et pourtant « hostile » comme « hospitalité », le pouvoir d'être hôte (2 sens) vient de *hostem* qui veut dire étranger: l'hôte accueille l'étranger parce qu'il est maître symboliquement, donc il se dispense d'affirmer sa maîtrise, de la faire sentir puisqu'elle est inscrite dans les lieux, dans le rapport aux lieux. Il n'a pas peur de la perdre, il n'a pas peur de l'étranger, il n'est pas xénophobe. Être hospitalier ce n'est donc pas faire les simagrées d'une réception. Ça se place sous le signe d'un certain amour de la rencontre. Alors que dans le trait raciste, ce dont il est question c'est de l'envie de la trique du père, ou du rêve d'une mère qui n'accueillerait que ses petits.

Se profilent dès lors la question du Père et de la Mère, de leur intrication, de la place de l'Autre, de la consistance que l'on entend y donner, si on veut bien entendre que l'Autre est ce lieu d'où revient au sujet le discours qu'il tient (qui le tient).

Il se pourrait que la grande trouvaille de Freud tienne dans cette mauvaise nouvelle qu'il a apporté aux humains: l'homme est porté par quelque chose de lui qui lui est inconnu, étranger. Il n'est pas intégré à lui-même, et ce à cause d'un écart qui s'appelle l'inconscient. Cela n'empêche pas d'essayer d'intégrer, de s'intégrer à condition d'être en mesure de supporter que ça échappe. C'est justement ce que l'intégriste supporte mal, et il compense cette angoisse par le culte de l'intégral, variante du totalitarisme, passage à l'acte d'une main mise sur l'origine. Il

s'agit bien d'un jeu de distances, être à la bonne distance, de savoir tenir la distance.

Petite illustration : Dans le domaine du sacré ce jeu des distances est ponctué de rituels, de sacrifices, avec partage de nourriture. On dit qu'on mange Dieu ou le Père primitif, c'est possible mais on y consomme aussi son absence. Lorsque le Dieu biblique avertit son peuple élu: si vous suivez mes préceptes, si vous vous conduisez bien j'enverrai la pluie en son temps, vous mangerez et vous serez rassasiés, ça signifie vous serez rassasié côté gueule, vous n'aurez pas besoin de vous bouffer entre vous. Et il ajoute si vous violez mes préceptes alors vous m'aurez à demeure: présence hostile et permanente de l'être comme tel. En somme si l'Autre est totalement là, on est totalement altéré. Donc l'intégration à soi et des autres vise à tenir un certain lien différentiel. On voit la difficulté face à cette plainte, avant au moins il y avait de l'Autre, maintenant il n'y en a plus. La peur des pays riches de voir des autres infiltrer doucement les frontières: c'est l'angoisse devant la fécondité de l'Autre, sa prolifération originelle. Ça fait dire on n'est plus chez nous, et la conséquence c'est de vouloir répondre par des replis identitaires où l'identité serait définie par des facteurs "originels": le sang, la terre, l'Ancêtre.

Or ce qui doit être intégré c'est un vide, un vide qui est le vide de l'origine.

Je pense que ces quelques remarques qui peuvent apparaître décousues balisent bien notre propos autour de la question de la clinique sociale et de la clinique individuelle.

### **I PARLER DE CLINIQUE SOCIALE EST-CE PERTINENT ?**

#### 1) La psychanalyse et le politique

Alors de quelle prétention pouvons-nous prévaloir pour parler de clinique sociale ? La psychanalyse n'est elle pas avant tout destinée à connaître et à secourir les destins particuliers des sujets en souffrance plutôt que de

s'intéresser à ce qui pourrait être une psychopathologie de la vie sociale fut-elle quotidienne.

C'est une évidence : durant des décennies, et malgré les écrits de Freud et notamment ceux qui nous occupent cette année, le domaine du politique dans le microcosme analytique a relevé de l'indicible sinon de l'impensé.

Le résultat fut dramatique à plus d'un titre. Faute de s'interroger sur l'articulation du symptôme social à la problématique singulière du sujet, faute de considérer ce qui dans le discours, dans les replis mêmes du dit de l'analysant était marqué de l'Histoire et de ses effets, les psychanalystes ont développé une remarquable surdité sélective quant à cette dimension.

Cette méconnaissance on le sait provoqua une réaction, et ce fut Wilhelm Reich et quelques-uns de ses contemporains ou de ses   pignes plus ou moins tardifs qui, par leurs écrits, d  voil  rent la vérité d'un déni porté par le milieu analytique à l'endroit du politique.

Mais ce dérapage reichien a aussi servi d'alibi à tous ceux qui considèrent l'articulation de la psychanalyse à la politique comme un piège mortel pour la théorie que nous a transmise Freud. Je considère avec beaucoup d'autres que cette errance tend à dénier ce qui fait lien dans l'inconscient.

Puisque ce qui fait lien c'est l'ordre symbolique tel que la langue et la parole l'énoncent : il est de l'Autre je le disais tout à l'heure. C'est aussi ce qui permet aux pulsions de vie de s'intriquer à la pulsion de mort. A condition de bien voir que la pulsion de mort ne peut être entendue que dans une opération d'intrication sans laquelle elle serait confondue avec la destruction.

Vous savez que la pulsion de mort a suscité une bataille dans le milieu analytique... certains allant jusqu'à considérer cette théorie freudienne comme une fable. N'est-ce pas parce qu'ils n'entendent pas les notions de lien et de déliaison pulsionnelle qu'ils se trouvent réduits à considérer la pulsion de mort comme une pure illusion ?

La pulsion de mort c'est cet amour de disparaître qui résulte de cette rencontre première que le sujet fait lorsqu'il se heurte au langage. La langue maternelle lui assigne une place qui, s'il s'y conforme par amour, fait disparaître sa particularité : le désir qui lui donne vie est aussi celui qui nie son existence. La pulsion de mort est ainsi le premier rendez-vous que l'amour nous assigne lorsque nous naissons et seul le

symptôme ou l'acte créatif nous permettent de surseoir à ce que cette rencontre a de mortel.

Dès lors, il ne sera pas étonnant de constater que ceux qui méconnaissent ce processus sont les mêmes qui tentent de placer le politique hors du champ de la théorie freudienne.

L'hypothèse sur laquelle il faut travailler c'est celle qu'un système symbolique (social) correspond à une structuration spécifique du sujet parlant dans l'ordre symbolique. Dire correspondre   lide la question de la cause et de l'effet: est-ce le social qui est déterminé par le subjectif ou vice versa?

2) Le dedans est à penser comme un dedans du dehors

C'est donc très tôt et notamment par ce texte de Freud mis en travail cette année, *Psychologie des foules et analyse du Moi*, que Freud nous invite à saisir que le modèle qu'il construit pour appréhender le fonctionnement de l'appareil psychique est compréhensible à partir de ce qui s'organise dans le social.

Page 191 :

*Nous devons en conclure que la psychologie de la foule est la plus ancienne psychologie de l'homme; ce que nous avons isolé en tant que psychologie individuelle, en négligeant tous les résidus de foule, ne s'est dégagé que plus tard de l'ancienne psychologie des foules, progressivement, et pour ainsi dire d'une manière qui n'a jamais été que partielle.*

Autrement dit, interroger le politique revient à considérer ce qui, dans le social d'une part, et chez le sujet d'autre part, est à l'œuvre en termes de lien. Cela nous oblige non plus à penser en termes de dedans et de dehors mais en dehors du dedans et en dedans du dehors.

  tre attentif dans notre pratique analytique à ce passage entre l'en-dehors et le dedans, à ce point de nouage entre le politique (le type de liens à l'autre) et le sujet, nous semble relever de l'éthique de la psychanalyse.

D'autant que singulièrement, dans le cadre du transfert, s'il existe une spécificité de l'analyste, c'est de représenter, non pas un autre sur lequel il serait possible de se tromper, mais le quelqu'un de tous les autres, celui avec lequel la méprise est licite. Avec lui, l'erreur sur la personne va de soi par le jeu des identifications, et dans ces conditions, elle peut s'analyser. Ce n'est pas un interlocuteur absent   dans son silence qu'il incarne, mais la présence de quel-

qu'un d'autre et c'est ainsi qu'il supporte cette part de la parole qui s'adresse à l'inconnu.

Cela nous lance sur cette deuxième question du lien amoureux et du lien social.

## II LE LIEN SOCIAL EST UN LIEN AMOUREUX

### 1) Importance de l'amour

Les pistes que Freud explore pour expliquer la psychologie des foules sont nombreuses : importance de la libido, c'est-à-dire de l'amour, et donc par conséquent de l'idéalisation, de l'idéal du moi, du héros, de l'identification, de la sublimation, du père... Attestons tout d'abord cette importance de l'amour.

On trouve ainsi pages 150 et 151 :

*Libido est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie, considérée comme grandeur quantitative - quoique pour l'instant non mesurable -, de ces pulsions qui ont affaire avec tout ce que nous résumons sous le nom d'amour. Le noyau que nous avons désigné sous ce nom d'amour est formé naturellement par ce qu'on appelle d'ordinaire amour et que chantent les poètes, l'amour entre les sexes, avec pour but l'union sexuelle. Mais nous n'en dissociions pas ce qui, outre cela, relève du mot amour, ni d'une part l'amour de soi, ni d'autre part l'amour filial et parental, l'amitié et l'amour des hommes en général, ni même l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. Notre justification réside en ceci que la recherche psychanalytique nous a appris: toutes ces tendances sont l'expression des mêmes motions pulsionnelles qui dans les relations entre les sexes poussent à l'union sexuelle, et qui dans d'autres cas sont certes détournées de ce but sexuel ou empêchées de l'atteindre, mais qui n'en conservent pas moins assez de leur nature originelle pour garder une identité bien reconnaissable (sacrifice de soi, tendance à se rapprocher).*

La position clairement annoncée par Freud est donc que les relations amoureuses (liens sentimentaux) constituent l'essence de l'âme des foules ce que ne veulent pas reconnaître les autres auteurs ou qui le masquent sous le terme de suggestion, l'enjeu pour Freud étant de bien marquer la différence entre l'hypnose et la suggestion qui ne peuvent pas rendre compte à eux seuls du processus en jeu.

Au fond la question posée est celle de savoir si un être humain peut se passer de l'amour, si

un être humain peut se passer des identifications. La réponse est non bien sûr. Ce n'est pas tant qu'un être humain veuille savoir qui il est grâce à l'autre, c'est plutôt que tout l'invite, dès qu'il parle, à vouloir se faire aimer, parce que la parole le dépossède de son être et qu'il crédite l'amour de pouvoir le lui rendre. Le moment où l'on se comprend n'est-il pas celui où chacun s'identifie grâce à l'autre ? Il faut noter qu'à ce titre la situation analytique dans le cadre du transfert prend le contre-pied d'une telle affirmation puisque l'analyste n'a de cesse de faire rendre gorge aux identifications de transfert dont il est l'objet. Puisqu'il n'a de cesse de souligner le malentendu dont procède l'amour porté à sa personne, il décharite comme dit Lacan.

Il reste que l'homme rencontre une difficulté pour appréhender sa propre totalité au travers du semblable : c'est qu'il ne peut la saisir que par la pulsion partielle. C'est que le narcissisme qui s'efforce pour cela de regagner la jouissance de son corps, en même temps, découpe le prochain selon la géographie des pulsions.

Cela a le désagréable inconvénient de tenir pour peu de choses la personne du prochain, et en dépit des prescriptions bibliques nous avons des difficultés à aimer en l'autre autre chose que ce qui permet de nous aimer. C'est-à-dire que nous ne pouvons nous aimer qu'à la condition sinon de la perte du prochain, du moins d'un traitement qui le réduit à un assemblage pulsionnel. Ainsi une bonne majorité des humains sadise mentalement une part non négligeable de l'humanité qu'ils réduisent au statut de souffre-douleur. C'est dur à dire mais c'est comme ça. Si nous aimions notre prochain sans le passer à la moulinette du narcissisme, nous disparaîtrions pour autant, ce qui ne serait pas un service à lui rendre puisqu'il n'aurait lui-même plus personne à découper en rondelles. Notre narcissisme est prêt à tailler en pièces ce qui est l'objet le plus nécessaire à notre propre survie. Nous sommes donc vraiment mal barrés, entre l'inextinguible culpabilité à l'égard du meurtre du père et ce que nous devons à notre mère par rapport à laquelle nous restons toujours en défaut.

Pourtant l'idéalisation et les identifications sont un moteur puissant de la cure, c'est-à-dire que si elles sont les avatars inéluctables de la vie sociale et avec des conséquences parfois les plus dramatiques, elles sont récupérées de façon dynamique dans le cadre du transfert. C'est quand même une grande trouvaille que

l'utilisation dans un cadre bien précis au bénéfice du sujet de ce qui normalement dans le champ social est générateur pour lui même de souffrances et de symptômes.

L'idéalisation par exemple est un phénomène puissant dans la cure puisque l'analyste est chargé d'endosser des costumes différents ce qu'il peut arriver à faire d'ailleurs avec plus ou moins de rapidité et d'adresse. Mais on sait que suivent ensuite les déceptions qui jalonnent d'ailleurs les progrès de la cure. Plus l'identification est idéalisée, plus la demande qui est adressée à l'analyste prend un caractère absolu. Comme l'analyste ne peut pas honorer une demande aussi impossible à satisfaire, il est sur cette corde raide où plus l'idéal est élevé plus il est prêt de sa chute. Il est clair que toute tentative de réponse de l'analyste aux demandes qui lui sont faites vaudra comme un aveu de son impuissance relative à la puissance qui dans un temps précédent lui avait été supposée, s'il se tait le silence sera considéré comme un aveu. Le progrès de la cure dépendra donc de la capacité de l'analyste à supporter les reproches qui lui sont faits, ce qui sera d'autant plus facile qu'il n'aura pas adhéré plus que nécessaire à l'image qui lui avait été prêtée avant, tout en reconnaissant que si cette image lui avait été conférée il y avait déjà mis du sien puisque cette image ne lui avait été prêtée qu'en réponse à son acte.

## 2) L'identification du moi

Au fond, le moi, c'est comme un caméléon qui est toujours prêt à changer ses couleurs au nom de l'amour qu'il réclame.

Qu'une identification soit imaginaire n'empêche pas que ses déterminations soient symboliques parce que ces déterminations proviennent de l'angoisse de castration du sujet.

Dans un premier temps, on peut dire qu'une identification est imaginaire, lorsqu'une certaine angoisse déterminée symboliquement entraîne la projection d'une identification aliénante sur une personne inadéquate. Mais il vaudrait mieux déclarer qu'une identification est imaginaire à chaque fois qu'elle répond inconsciemment au désir d'un Autre (par exemple être père par vœu inconscient d'offrir un enfant à sa mère ce en quoi on reste un fils). C'est donc répondre par une certaine identification à ce que veut un Autre dont l'amour est requis par là-même. Tout amour implique donc l'identification, et si le mythe le présente volontiers sous la forme d'une complémentation par-

faite, ce complément répond tout d'abord d'un manque consubstantiel de l'identité.

On ne s'identifie donc jamais que par amour pour combler le manque de l'Autre, c'est-à-dire sa castration. Et la relation entre cette identification et l'objet partiel implique l'angoisse de castration.

Par exemple en acceptant l'objet partiel (prenons le cas de la nourriture) l'enfant s'engage dans une identification régressive au phallus maternel, identification dont le point d'arrêt névrotique est la demande de protection au Père.

On comprend que cela rejoigne d'une certaine façon la question fondamentale du social aujourd'hui qui est celle du lien: avec qui d'autre faire lien ou alliance? Si ce n'est possible qu'avec soi le lien s'enroule sur soi et c'est l'étouffement narcissique; si c'est avec l'autre, il faut pouvoir supporter plus que des différences avec cet autre. Le malaise aujourd'hui c'est qu'à défaut de lien qui puisse être vivable, avec ses risques, ses ratages, on veut du lien intégral, total.

Et on comprend que pour certains ce soit plus commode de se sacrifier, de s'embrigader, de se ligoter que de risquer à désirer. Les symptômes, les sectes, les institutions en témoignent. En outre si on est obligé de se taire pour que l'autre parle ça permet de croire qu'on a quelque chose à dire.

Individuellement nous sommes donc concernés par l'expérience du manque. Depuis toujours l'humanité se shoote à une drogue subtile qui s'appelle l'amour: qu'est-ce qu'être amoureux ou désirer l'être, sinon plonger avec l'autre dans l'abîme de notre manque à être et dans le manque où nos origines prennent leur source?

C'est trouver quelqu'un qui, en vous manquant, vous donne votre manque à vous-même, vous révèle à votre perte et vous invite à une certaine retrouvaille.

C'est aussi la grande trouvaille du transfert, car au fond, le transfert en psychanalyse, c'est ce qui lie deux êtres dans un lien de type amoureux parce que sous le signe d'une mémoire qui reprend vie.

Si philosophe selon Socrate c'est apprendre à mourir, psychanalyser ce pourrait être apprendre à aimer.

S'il existe un analyste, c'est certainement celui qui a l'art de rester à cette place de l'inconnu pendant tout le temps d'une cure. Et ce n'est pas parce qu'il arriverait à échapper à tout regard

sur sa personne, ou à toute indiscretion concernant sa vie privée, qu'il préservera cette qualité. On comprendra tout de suite pourquoi, si l'on se souvient que l'étranger, l'inconnu propice au transfert n'est rien d'autre que ce que le patient ignore dans son propre dire, qu'il suffit de mettre en relief en toute occasion.

Il n'y a pas d'analyse, sans cette rencontre familière avec l'inconnu dont du même coup l'analyste sera investi ! Freud ne prenait pas de précautions particulières pour préserver son quant-à-soi, ou ses opinions, et il n'en possédait pas moins l'art de laisser l'inconnu à sa place.

### III LE SOCIAL, EST AU LIEU MEME DU SYMBOLIQUE

Nous voilà donc placés sur orbite si je puis dire, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas faire l'impasse du Père, de l'amour du père ou pour le père, de la fonction symbolique, de l'inscription du sujet dans le symbolique. Freud ajoute page 196 :

*Le caractère inquiétant, coercitif, de la formation en foule, qui se manifeste dans ses phénomènes de suggestion, peut donc bien être à bon droit expliqué par le fait que ceux-ci découlent de la horde originare. Le meneur de la foule demeure toujours le père originare redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité, elle a, selon l'expression de Le Bon, soif de soumission. Le père originare est l'idéal de la foule qui domine le moi à la place de l'idéal du moi.*

Développons cette proposition à partir de ce qu'affirme Freud dans son Moïse... : « *Le père est le fruit d'élaborations et d'hypothèses.* » De lui on n'est jamais sûr, c'est à ce titre, nous dit Lacan, dans son séminaire sur *L'Éthique*, que cette introduction du père est une sublimation. Dès lors, ajoute Lacan, « *pour l'introduire il faut déjà que quelque chose se manifeste qui institue du dehors son autorité, sa fonction, sa réalité* ».

C'est ainsi que nous pouvons désormais entendre ce que Lacan avance dans *Le Mythe individuel du névrosé* : « *C'est ce qui nous permet, au second degré, de saisir que la théorie analytique est tout entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par l'intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle, mais ce toujours en fonction d'une certaine dégradation concrète,*

*peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père. L'expérience elle-même est tendue entre cette image du père, toujours dégradée, et une image dont notre pratique nous permet de prendre de plus en plus la mesure, et de mesurer les incidences chez l'analyste lui-même, en tant que, sous une forme assurément voilée et presque reniée par la théorie analytique, il prend tout de même, d'une façon presque clandestine, dans la relation symbolique avec le sujet, la position de ce personnage très effacé par le déclin de notre histoire...».*

J. Lacan, « *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose* », in *Ornicar ?*, 1979, nos 17-18.

#### Deux remarques :

1) D'une part, cette proposition nous semble essentielle. En effet, si le politique est bien ce qui fait lien, si ce lien qui est dans la Kultur, et Freud va marteler ce propos plus tard *dans Malaise dans la civilisation*, si ce lien donc, renvoie constamment aux effets de l'intrication pulsionnelle, alors nous pouvons dire que toute déliaison politique n'est pas sans effet sur le sujet. Nous ne pouvons ni ne devons comme analystes méconnaître cette inscription du politique dans les signifiants, c'est-à-dire chez le sujet.

2) D'autre part notons que Lacan parle de cette dégradation de la figure du père. Il semble dire que cette dégradation est nécessaire à cette image du père. Je voudrais insister là-dessus.

Nous répétons souvent cette notation de Lacan dans le texte *Les complexes familiaux*, où il nous dit qu'il y a un déclin du Nom-du-Père. Or, ce qu'il nous dit là, c'est d'une certaine façon le comble de la banalité. Surtout à l'époque où il écrit ça, c'est véritablement un lieu commun de la culture. C'est une espèce d'énorme thème du XIXe siècle, et pas seulement, c'est un thème éternel, vous allez trouver ces lamentations depuis Boèce jusqu'aux romantiques, pratiquement sans interruption. Cette lamentation sur le déclin du symbolique est proprement consubstantielle à notre culture. Elle consiste à regretter un ordre symbolique qui nous intégrerait, comme le symbolique peut intégrer ses sujets dans ce que Louis Dumont appelle une culture froide, je vais y revenir ; c'est le regret de ce que nous pourrions être si nous étions nés dans une culture froide primitive ou pas primitive, la culture indienne ou chinoise par exemple. En somme, nous nous plaignons de la modalité

hystérique qui est notre modalité d'accès au symbolique, nous regrettons le "je n'en veux pas", qui fait de nous des individus.

D'une façon ou d'une autre, est-ce que les patients ne parlent pas tout le temps de cette nostalgie d'une communauté qui serait différente, qui serait comparable à une communauté où on n'entrerait pas par une sorte d'érotisation hystérique. Cette nostalgie est fort agissante du point de vue social, puisque c'est elle qui soutient nos tentatives de fonder des communautés véritables, auxquelles on pourrait rêver d'appartenir, d'une certaine façon, sans réserve. Les phénomènes totalitaires naissent à partir de cette nostalgie. C'est le rêve de fonder une telle communauté qui anime idéologiquement un phénomène comme le nazisme, par exemple, c'est-à-dire l'idée de trouver un critère réel, biologique, comme la race, qui puisse faire communauté sans réserve, sans qu'on doive érotiser historiquement son appartenance. Ce n'est pas par hasard, d'ailleurs, que, du coup, de telles communautés sont nécessairement paranoïaques.

Il s'agit d'un grand jeu où nous déplorons notre propre individualisme, nous pleurons le déclin du Nom-du-Père, nous regrettons le bon vieux temps où le symbolique était solide, mais c'est justement là notre façon d'érotiser et partant, de maintenir notre filiation, de recevoir en somme un héritage, qui implique qu'on s'affirme comme individu contre lui.

J'ai parlé de culture froide, d'érotisation hystérique, je vais essayer de détailler ces idées.

#### 1) Qu'est-ce que l'ordre symbolique ?

Qu'est-ce que l'ordre symbolique ? Il faut bien dire que ce n'est pas facile à définir. Nous avons cette réponse qui est un peu bateau et qui consiste à dire que le symbolique, c'est le langage, ce qui, évidemment, est à la fois un peu court et un peu long ; puisque, au minimum, il faudrait penser que le symbolique est le langage dans sa dimension transsubjective, c'est-à-dire dans la mesure où il ne détermine pas des places qui lui préexisteraient, mais qu'il les produit, y compris dans leurs relations

Disons, pour contourner la difficulté de la définition qu'il n'y a pas d'ordre symbolique qui ne soit pas un ordre social.

L'ordre symbolique n'est pas un dépôt de morphèmes signifiants dans le cerveau des sujets, ce serait le comble de la raison subjective ! L'ordre symbolique, c'est effectivement le sys-

tème de règles, de valeurs et de liens qui font une société ainsi qu'un sujet pour qu'il vienne à faire partie de cette société. Il n'y a, d'ailleurs, probablement pas d'autres façons d'être un sujet que comme produit d'un ordre symbolique, soit comme membre d'une culture. C'est ça, l'ordre symbolique.

J'ai attiré l'attention sur le fait suivant que le rapport d'un sujet moderne et occidental à cet héritage, qui est ce qui doit le faire sujet, est un rapport fondamentalement hystérique, c'est-à-dire qu'il est d'abord en position de recul et de refus. Comment expliquer cela ?

#### 2) Le sujet moderne a un rapport érotisé au symbolique

Pour définir notre culture je crois que l'on peut se servir d'une distinction qui est la distinction entre culture chaude et culture froide, introduite par Louis Dumont (*Essais sur l'individualisme*, Seuil, 1983), et deux volumes publiés chez Gallimard, *Homo Aequali* 1977, 1991) et sur lesquels Contardo Calligaris s'était appuyé pour développer quelques questions préliminaires sur la structure psychotique. Pour Dumont, les cultures chaudes ou la culture chaude (d'une certaine façon on peut dire qu'il n'y en a qu'une, qu'on appelle généralement la culture occidentale) : c'est la culture qui a une histoire. Et les cultures froides, ce sont les autres, pas uniquement les cultures dites primitives - on peut dire aussi de l'Inde que c'est une culture froide - , mais ce sont des cultures qui n'ont pas un taux élevé de transformations historiques.

Ce qui permet de faire une distinction entre les cultures froides et la culture chaude, et c'est me semble-t-il tout l'intérêt de nous appuyer pour notre question sur cette modalité anthropologique introduite par Dumont, c'est la modalité d'accès au symbolique, c'est-à-dire la manière dont nous traitons cette porte d'entrée au symbolique qu'est pour nous la symbolisation de la fonction paternelle.

Dumont prétend que la culture occidentale aurait commencé à peu près 1500 ans avant la naissance de Jésus-Christ, avec le surgissement de la figure bien connue dans la culture indienne - du "Sanyasi", ce qui veut dire le renonçant. La figure du renonçant va devenir classique en Occident ; par exemple, le choix monastique est aussi une certaine figure de renonçant. Le Sanyasi renonce au type d'intégration que la structure symbolique où il est né lui offre, ou pourrait lui offrir, et prend le chemin, prend la route. C'est-à-dire qu'il recule

devant sa propre intégration et part à la recherche d'une autre vérité, ailleurs.

Cette figure du renonçant apparaît à Dumont comme étant à l'origine de la culture chaude, c'est-à-dire de la culture occidentale en tant que culture essentiellement individualiste. Il oppose notre culture, la culture occidentale, comme une culture de l'individu (où l'individu est la valeur dominante), aux autres cultures, aux cultures froides qu'il appelle cultures holistes, c'est-à-dire cultures où la totalité du social est beaucoup plus importante que l'individu.

Dumont montre bien, je crois, que l'individualisme, à partir de cette date mythique, à travers, en particulier, le développement du christianisme, le surgissement du christianisme, vient trouver sa forme achevée à l'époque moderne.

Venir au monde dans la **culture** individualiste (il faut l'entendre en dehors de tout jugement moral), moderne, réalisée, cela implique une certaine déréliction ; ce n'est pas commode puisque, en particulier, cela veut dire que le lien social qui devrait nous accueillir, c'est-à-dire le fond symbolique de ce lien social, apparaît comme étant lié à un contrat, où notre volonté serait en jeu. C'est une fiction qui pèse lourdement sur le sujet.

C'est au fond une démarche contractualiste qui fait reposer sur l'individu la consistance du symbolique dont il dépend, et ce n'est pas une mince affaire...

Le lien social apparaît donc comme subordonné à un contrat, c'est-à-dire à une sorte d'acte réel de la raison réfléchie de chacun.

L'essentiel que nous pouvons retenir, c'est que, d'une certaine façon, dans une société individualiste, dans une société chaude, le symbolique est de plus en plus à la charge de chaque sujet. Il n'est pas ce qui est déjà là par l'existence de la communauté à laquelle il s'agirait d'être introduit ou initié (comme c'est le cas dans les sociétés froides). Dans une société individualiste, il reviendrait à chacun de décider de son alliance, d'une certaine façon, de son intégration ou pas dans l'ordre symbolique de la communauté (il vaudrait mieux dire "de la société", puisque, justement, c'est bien le propre d'une société individualiste de ne pas être communautaire).

Vous sentez combien cette figure du renonçant est pour nous intéressante. C'est la figure de celui dont le premier acte, relativement au symbolique, c'est-à-dire relativement à son héritage, est un mouvement de refus, de recul, quel-

quelque chose comme « je n'en veux pas », ou alors « je n'en suis pas », « je suis d'ailleurs ». C'est en quoi certainement le sujet occidental s'affirme comme individu, séparé de la communauté qui devrait le produire comme sujet.

Vous voyez le paradoxe. Et vous sentez bien combien cette position située dans notre culture occidentale l'hystérie comme absolument centrale. Car la figure du renonçant, s'il fallait la définir d'un point de vue clinique, est véritablement une figure d'hystérique. On pourrait dire que la propriété des cultures chaudes, c'est d'être des cultures où le discours dominant est le discours hystérique. Cette remarque a déjà été faite par Charles Melman dans ses *Nouvelles études sur l'hystérie* (Clims, 1984).

La modalité d'accès à notre culture, la manière imposée de traverser la porte d'entrée qui serait donc la symbolisation de la fonction paternelle, est une espèce d'érotisation assez particulière du père, c'est une façon à la fois de le symboliser, sans doute, et puis de le nier, de s'éloigner de lui, de se situer comme faisant d'une certaine façon exception à son héritage.

Cela a en particulier la conséquence suivante, qui fait partie de notre quotidien, que cela nous situe tous dans une position éternellement nostalgique. On constate facilement que notre culture est nostalgique : ses "progrès" s'accompagnent toujours d'une sorte de lamentation sur le déclin du symbolique.

C'est une question qui par ailleurs va très loin du point de vue moral. Il est évident qu'à partir du moment où on considère que c'est du côté du sujet, de chacun de nous, que se trouve quelque chose de l'ordre d'une décision, si on peut dire, d'être ou de ne pas être de cette "famille", à partir du moment où la décision se situe du côté du sujet, il n'y a plus de critères moraux possibles, ce qui est incommode du point de vue social. C'est bien un des drames de la raison subjective.

Je rappelle, pour qui n'aurait pas cela en mémoire, qu'à son procès, Adolf Eichmann a pu dire, à un moment donné, qu'il était kantien et quand, au grand étonnement du juge et du jury, quand on lui a demandé "comment kantien ?", Eichmann a répondu qu'il avait lu *La critique de la raison pratique* et que, effectivement, il se comportait selon un principe de la raison pratique, et qui est : "Agis toujours de telle façon que ta volonté puisse coïncider avec la volonté générale". C'est vrai, il pouvait légitimement dire qu'il était kantien, et le problème de la raison subjective est exactement celui-là.

On est là face à l'impératif d'une identification aliénante. On peut la retrouver à la fin de *La critique de la raison pratique*, lorsque Kant cite Juvénal « Et propier vitam,, vivendi perdere causas » (et pour la vie perdre les raisons de vivre). Sans le respect de l'impératif catégorique la vie serait perdue. Toute identification procède donc d'un certain commandement, d'un impératif, qui paraîtra d'autant plus catégorique qu'il méconnaît la demande à laquelle il répond, par définition inconsciente. C'est exactement cela qu'il s'agit chez Kant puisque non seulement le sujet ignore les motifs de son obéissance, mais que de plus il doit les ignorer. Dans un texte *Sur un prétendu droit de mentir par humanité*, il considère que la vérité exige, s'il le faut de dénoncer au tyran le fuyard qui se serait réfugié dans votre maison pour échapper à une oppression injuste.

#### IV LA FRATERNITE IMPOSSIBLE

Je partirai de ce que nous dit Freud de la « réaction thérapeutique négative » où il semble indiquer, que les patients tiennent à leurs symptômes, au mal, plutôt qu'au bien, dans des proportions inattendues.

Par conséquent, le bonheur serait loin d'être une perspective à laquelle le sujet aspirerait sans détour, même si, consciemment, il proteste que rien ne lui sourirait davantage.

On le sait, rien ne semble exciter davantage le commun des mortels que le malheur d'autrui, dont il réclame des nouvelles quotidiennes par tous les moyens médiatiques, comme s'il trouvait en elle un écho de sa propre malédiction consentie. J'évoquais tout à l'heure la plainte sur le versant hystérique, mais la plainte, la soif de justice, d'égalité correspond aussi au fantasme d'avoir été lésé, et il s'agit de regagner sur une jouissance dont un autre profite. Dans cette version du fantasme, c'est souvent un frère qui sera l'occasion de l'affrontement : il est fréquent qu'un ancien ami, ou un proche, se trouve ainsi brusquement mis au rang des accusés. Une telle situation du problème impose de souligner, que dès qu'il y a rivalité fraternelle, on peut être certain que, du point de vue de la jouissance, un objet incestueux motive la lutte

La fraternité est doublement impossible, tant dans son articulation au père que dans son articulation à la mère. Car il faut cesser pour une part d'être un fils pour devenir un frère.

Ce que je voudrais donc souligner c'est que cette fraternité comme constitutive du lien social et ce qui en découle comme conséquences revendicatrices, le sentiment de justice, d'égalité, de même que l'image du justicier et du héros tant véhiculés dans les fictions collectives, s'organise certes autour du père, du père qui a la trique, du père idéal, mais aussi de la matrice et du corps.

Ce rôle de la mère disons primitive, de la grande mère, du matriciel, de l'amour maternel, Freud va le passer sous silence même si plus tardivement il l'introduira dans une sorte de révision du mythe de Totem et Tabou. (in Freud, *Œuvres complètes*, XIII, Paris, PUF, 1968, p.297.).

En effet pour l'heure que nous dit Freud ?

Il faut un chef, substitut paternel page 154 :

*Dans l'Eglise - nous pouvons avantageusement prendre pour modèle l'Eglise catholique - prévaut, comme dans l'Armée, aussi différentes qu'elles puissent être par ailleurs, le même mirage (illusion) qu'un chef suprême est là - dans l'Eglise catholique le Christ, dans l'armée le commandant en chef - qui aime tous les individus de la foule d'un égal amour.*

*De cette illusion, tout dépend; si on la laissait s'effondrer, l'Eglise comme l'Armée se désagrègeraient aussitôt, dans la mesure où la contrainte extérieure le permettrait. Cet amour égal est expressément affirmé par le Christ lui-même : ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (\*). Il se trouve, par rapport aux individus de la foule des fidèles, dans la position d'un frère aîné plein de bonté, il est pour eux un substitut paternel. Toutes les exigences imposées aux individus isolés découlent de cet amour du Christ. Un courant démocratique parcourt l'Eglise, justement parce que devant le Christ tous sont égaux, tous ont part égale à son amour. Ce n'est pas sans raison profonde que l'on évoque l'analogie de la communauté chrétienne avec une famille et que les fidèles s'appellent frères dans le Christ, c'est-à-dire frères par l'amour que le Christ a pour eux.*

Ou encore page 188 : L'égalité des frères, et un seul supérieur.

*Nous avons déjà vu lors de la discussion sur les deux foules artificielles, l'Eglise et l'Armée, que leur condition préalable est que tous soient aimés d'une manière égale par un seul, le meneur. Mais n'oublions pas maintenant que l'exigence d'égalité de la foule vaut seulement pour*



*ses individus pris isolément et non pour le me- neur. Tous ces individus pris isolément doivent être égaux les uns par rapport aux autres, mais tous veulent être dominés par un seul. Beau- coup d'égaux qui peuvent s'identifier les uns aux autres et un seul et unique, supérieur à eux tous, telle est la situation que nous trouvons réalisée dans la foule capable de vivre.*

Cette figure de Père, ce corps de Père (il y est question du Christ) ne peut pas nous mas- quer le féminin, le matriciel qui se trouve lové dans cette figure du père, ce que j'avais essayé de montrer l'année dernière dans l'approche du mythe de *Totem et tabou*, place du matriciel qui est notamment médiatisé par le rôle du corps et des pulsions partielles. C'est-à-dire que ce qui se jouerait du côté matriciel aurait à voir avec ce que nous savons du pulsionnel, des pulsions partielles, c'est-à-dire notamment l'investissement phallique du corps et les ré- ponses qui lui sont apportées (le refoulement et le symptôme d'un côté et la sublimation de l'autre).

Une coïncidence a fait que Elisabeth Blanc m'a signalé un livre de Jacques André, *La révo- lution fratricide*, Paris, PUF, 1993. où il étudie une deuxième forme de lien social organisé autour de la relation incestueuse de la mère et du plus jeune des fils dans le cadre de la révolu- tion française

Autrement dit, d'un côté nous avons le lien social référé au père, régi par la loi du père, avec dérivation des pulsions vers des finalités d'intérêt collectif et la mise hors jeu des fem- mes, c'est le primat de l'organisation donc pro- hibition de l'inceste, parricide, prescription de l'alliance, socialisation des pulsions via l'inhibition quant au but; de l'autre côté irrup- tion du pulsionnel avec le risque de la déliaison tant du côté du sujet que du social. D'un côté l'intégration du sexuel sous le primat du phal- lus, de l'autre le règne des pulsions partielles génératrices de désordre social dont le désir incestueux est la matrice.

Je pense que nous avons tout intérêt à faire coexister ces deux versants, à les conjoindre concernant le lien social comme l'histoire du sujet, et que si le patro phallo centrisme de la théorie freudienne s'explique comme nous l'avons tenté l'année dernière, la présence du féminin, mieux, du matriciel à côté mais aussi **dans** la figure du Père doit être prise en compte

pour éclairer les questions qui nous occupent. La recherche de la jouissance, la crispation narcissique, l'impossibilité à partager le man- que, sont constamment à l'œuvre dans la vie de tous les jours.

1) Jouir de la mère sans partage :

Rappelons brièvement ce dont il s'agit dans cette affaire de déliaison pulsionnelle :

Dans un premier temps, la pulsion permet d'asseoir le narcissisme « primaire ». Elle insti- tue une identification du sujet au phallus (ce que l'on peut considérer comme sa définition). Mais dans un deuxième temps, cette identifica- tion elle-même sera source de déplaisir, puisque les modalités mêmes du narcissisme aliènent irrémédiablement le « Moi ». En effet, l'identi- fication au phallus entraîne une violente an- goisse de castration, puisqu'il s'agit alors pour le sujet de représenter un phallus maternel inexis- tant. Prenons l'exemple de l'activité alimentaire chez le tout jeune enfant. Elle sera source de plaisir jusqu'à un certain point, au-delà duquel elle virera au dégoût, et cela indépendamment de la satiété (comme le démontrent certaines alternances de boulimie et d'anorexie). Disons le autrement : lorsque l'enfant répond à la de- mande de la mère, qu'il la satisfait, il la comble, il s'identifie à ce qui lui manque, c'est-à-dire au phallus imaginaire. Accepter la nourriture est une forme de réalisation de l'inceste. La pulsion sexualise le corps entier à l'instant où il est identifié au phallus, et cette aliénation insatiable ne rencontre sa limite qu'avec le symptôme qui noue la jouissance avec son interdit.

Dans un premier temps, le sujet doit abso- lument manger en fonction de l'angoisse éprou- vée devant la castration de l'Autre (de sa mère, qui risquerait de mourir de chagrin s'il ne finis- sait pas ce qu'il a dans son plat). Et dans un deuxième temps, le fait de s'identifier au « Rien » de l'Autre, à son phallus, entraîne le refoulement, ce dont le dégoût témoigne. C'est parce que la pulsion identifie au phallus, que l'angoisse de castration qui accompagne cette identification entraîne un refoulement de cette pulsion.

J'insiste sur le refoulement de la pulsion car elle a des conséquences importantes, puisque c'est lui qui sépare le « dedans » du « dehors », en constituant comme entité séparée un Moi identifié au phallus. Une fois que le narcissisme est assuré, la pulsion continuant sur sa lancée provoque un déplaisir et donc un refoulement, tandis que le Moi va vouer le « dehors », soit

l'entourage le plus proche, sinon l'ensemble de la création, au rejet, sinon à sa haine. Il ne s'offre au Moi en ces circonstances nulle autre voie que celle du rejet et d'une détestation universelle, puisqu'il ne gagne son autonomie que sur le fond d'un monde d'objets pulsionnels d'autant plus aliénants qu'ils le sont grâce au plaisir.

La haine et le dégoût du « dehors », au moment où se constitue le « dedans », paraissent ainsi des corollaires de ce destin de la pulsion qu'est le refoulement.

Que le lien social s'organise aussi autour du matriciel signifie bien sûr que cette mère n'est pas toujours celle de la famille, mais dans ce qui nous préoccupe, la tradition, la collectivité, l'identité, etc.

La force maternante c'est finalement l'emprise d'une origine, homogène et sans faille, une sorte d'arc en ciel du temps qui irait de l'origine à la "fin". C'est cette figure de l'origine que l'enfant perçoit d'abord et dont il fait son lieu d'accueil et d'inclusion, l'unique objet qu'il investit comme... lui-même.

De plus, c'est souvent un fantasme de la mère: elle peut penser être elle-même l'origine, prenant le relais de la mère qui la précède et qui la suit, et qu'on pourrait nommer, La Femme, ou le Féminin.

Je pense que nous devons le rappeler sans cesse, le partage est essentiel à toute expérience du désir, car l'objet de désir dit non seulement notre partage avec l'Autre, mais notre partage avec nous-mêmes, au point que l'objet du désir est moins de posséder tel objet que d'en supporter le partage. Et c'est l'histoire de l'enfant au sein et de son aîné qui le regarde avec fureur. Que veut-il? Le retour au sein? Dans sa bouche ça le ferait vomir. Son horreur c'est de voir l'autre à la place qui fut la sienne mais dont il ne veut plus sauf à régresser. Son horreur c'est qu'on lui prenne ce dont il n'a plus l'usage, c'est qu'on fasse irruption à son origine où il n'est plus, mais qu'il voudrait laisser pleine de son absence. Il lui faut donc en même temps symboliser le sevrage, la coupure d'avec la mère, mais cette présence d'un autre, d'une intrusion sur le lieu le plus intime de sa mémoire, de sa jouissance première dont il ne peut rien dire puisqu'il l'a vécu à son insu.

## 2) Le père, un corps qui fasse loi.

Du côté du père nous avons bien évidemment le chef.

La vision courante assigne le chef à cette place de dompteur de foule, de maître qui maîtrise et auprès duquel on rechercherait la loi réelle. Plus que la loi réelle sans doute s'agit-il de la recherche de l'incarnation de la loi, d'un corps réel qui fasse Loi. D'un corps sans faille qui absorberait tous les chocs et toutes les fêlures, un corps jouissant dont le groupe est mis en demeure d'y demeurer. Tel ancien ministre de la république va en effet jusqu'à déclarer que non partisan lui-même de la peine de mort, si les faits qui lui sont reprochés (sa responsabilité dans l'affaire Yan Piat) étaient fondés, il serait pour la peine de mort pour lui, donc offrande de son corps.

C'est prêter son corps à ce qu'un groupe n'est pas pour s'assurer en retour d'incarner ce qu'il est, incarner le Nom qu'il se donne.

Mais on voit aussi la figure du Chef qui s'assigne de surcroît une place de vierge, de virginité inviolable. Ce qui exprime bien qu'il est appelé à dépasser la Loi qui elle est toujours violable. Dépasser la Loi par une Loi qui en finisse avec toutes lois. Place terrible car elle ouvre à la possibilité de tenir les autres en échec, position d'idéale virginité, de virginité absolue, inviolable qui marque l'impossibilité d'y laisser des traces. D'ailleurs la figure du tyran est une figure composite dont il n'est pas aisé de dire si elle s'apparente plus au père tout puissant ou à la mère primitive.

A l'inverse c'est aussi le transfert de la virginité que la masse ne peut assumer, sur le Chef en tenant lieu. Investissement sur une figure génitrice et vierge, nécessité de la faire exister, de la faire naître et du même coup de lui épargner tout signe de mort que pourtant toute naissance ne peut que comporter. C'est donc l'attente que le Chef montre ce qu'est vraiment la Loi, fantasme d'une Loi vierge et impossible à violer, totalement achevée.

Dans cette perspective où le Chef incarne la Loi achevée le groupe est lié dans son achèvement même, il se complète narcissiquement de façon idéale ou abjecte. S'appeler par son chef comme par son vrai nom voilà qui plaît forcément, c'est souvent le dernier moyen de croire qu'il y a du désir, de prêter corps à ce désir dont le chef serait l'emblème.

## 3) Refouler c'est trouver la mémoire

S'il existe une fraternité réelle, elle est l'effet d'une texture symbolique: c'est à dire d'une mémoire vive et non de discours sirupeux sur les valeurs. On assiste aujourd'hui à ce mouve-

ment émouvant de reconquérir son histoire, de se la réapproprier, or son histoire est avant tout articulée à celle des autres. Les individus ne se tirent d'affaire qu'en accédant à leur histoire, les peuples aussi. Benjamin Stora dit qu'il faut croiser les mémoires.

Pensons à tout ce qui se dit autour du procès de Papon. François Léotard (Libération 27/10/97) dénonce « ce sentiment d'être coupable de tout ce qui s'abat sur notre pays » « Les français ne s'aiment pas, ne s'aiment plus » « notre pays se penche avec une attitude morbide sur les périodes les plus troubles de son passé ». Il fait référence aux situations multiples de repentances, l'église catholique, les policiers, l'ordre des médecins....

« Les enfants n'ont pas à se repentir pour les parents » !

Or ignorer un événement crucial peut amener à le reproduire en toute innocence. En l'occurrence à retrouver les mêmes flambées nationales, les mêmes désirs d'origine pure qui conduisirent naguère au choix totalitaire. Quand on est à une certaine place on recueille les suintements qui dégoûtent dans l'histoire familiale à partir du refoulé antérieur. Et les choses s'aggravent lorsqu'au lieu de rafraîchir la mémoire, de l'irriguer, de la nourrir on veut remplir ses trous avec du sirop moraliste: être bon et fraternel, tolérer l'étranger. Il ne s'agit pas de seriner aux gens comment ils doivent être mais les aider à s'éclairer sur ce qu'ils sont, d'où ils viennent, à ressaisir une histoire. Mais comment trouver place dans la réalité si on n'a pas de place dans sa mémoire dans son histoire? Et l'on sait que le refoulement engendre le trou de la mémoire.

Il y a d'ailleurs des rapports évidents entre les troubles de la mémoire et les troubles narcissiques de type insomnie, dépression..., ce qui montre que ce qu'on peut retenir ou faire revivre à l'intérieur est en rapport avec ce qu'on peut tenir ou retenir de l'extérieur: ainsi la mémoire baisse lorsqu'on se referme sur soi dans un repli narcissique. A la limite un être totalement narcissique ( et c'est la nature du maître d'être absolument narcissique, il ne partage rien, il lui suffit d'être aimé sans rien donner en retour) n'a pas besoin de mémoire; il la supporte mal, tout comme il supporte mal une image de lui.

Ce qui peut limiter cela c'est d'avoir des attaches avec son histoire, sinon vous êtes un bloc d'irrationnel qui fonctionne au principe de plaisir.

Des êtres amputées de leur mémoire ce sont des êtres qui emboîtent le pas à des mises au pas symboliques, paternantes qui leur promettent une histoire en forme d'instant sans histoires. C'est une tentation parmi d'autres, du même ordre que celle de la drogue, on peut s'enivrer avec, mais les lendemains sont déchirants.

Je voudrais terminer par le rappel de ce mythe grec qui montre comment deux groupes peuvent être liés par le passage à travers eux d'un trait qui les rattache à autre chose, un objet impalpable:

Apollon donne un objet de grande valeur, une coupe, à Thalès, du fait même de sa sagesse, supposé le plus sage des hommes. Thalès du fait même de sa sagesse, la transmet à un autre qu'il trouve plus sage que lui, celui-ci la passe à un tiers, et ainsi de suite jusqu'au septième qui la remet à Thalès, ce qui ferme le cercle.

Ce qui est intéressant c'est qu'au terme de ce passage chacun se retrouve plus sage et moins sage que lui-même, il se trouve donc partagé, entamé, scindé au passage de l'objet. N'est-ce pas le début de la sagesse? Et quand le premier reçoit la coupe une seconde fois, il la sacrifie... à Apollon. Retour à l'autre envoyeur. C'est à dire que l'objet de désir du groupe ne doit pas en faire partie, ne doit pas y être intégré. Il est une entame et c'est sur cette entame que le groupe tient. On dit qu'un groupe tient sur un refoulé commun, c'est un point de silence, le groupe rassemble des gens décidés à se taire sur la même chose, partageant un même vide.

Et cette loi du silence s'impose comme loi factice et tient lieu de loi symbolique.

Mais l'idée de partager le manque n'est pas simple. Comment partager un objet de désir alors qu'objet et désir sont comme tels déjà des partages?